



HAL
open science

Lucy, Mother Ethiopia. Exposer la paléontologie à Addis-Abeba des années 1960 à nos jours

Thomas Guindeuil, Jean-Renaud Boisserie

► To cite this version:

Thomas Guindeuil, Jean-Renaud Boisserie. Lucy, Mother Ethiopia. Exposer la paléontologie à Addis-Abeba des années 1960 à nos jours. Cahiers d'histoire du Cnam, 2016, Les musées scientifiques et techniques innovent : nouvelles expériences, nouvelles médiations, vol.05 (1), pp. 122-151. hal-03019274

HAL Id: hal-03019274

<https://hal.science/hal-03019274v1>

Submitted on 23 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Lucy, *Mother Ethiopia*. Exposer la paléontologie à Addis-Abeba des années 1960 à nos jours

Thomas Guindeuil
CFEE, IFRE 23, USR 3137.

Jean-Renaud Boisserie
CFEE, IFRE 23, USR 3137, CNRS.

Résumé

Inaugurée en décembre 2014, la nouvelle galerie de paléontologie et de préhistoire du Musée national d'Éthiopie constitue le dernier épisode de l'histoire de la restitution en Éthiopie des sciences de l'évolution. La paléontologie, et plus particulièrement la paléoanthropologie, forment un secteur à la fois très dynamique et fortement internationalisé de la recherche sur le territoire national éthiopien. À Addis-Abeba, les expositions successives de paléontologie reflètent l'intégration progressive des fossiles au patrimoine culturel national. Mais elles témoignent aussi d'autres enjeux, liés aux conditions matérielles et humaines du fonctionnement des musées éthiopiens, ainsi qu'à l'effet de concurrence entre les projets de recherche internationaux.

En 2000, lors de l'inauguration de la première galerie intégralement dédiée à la paléontologie au Musée national d'Éthiopie, le squelette original de Lucy est exposé. Il est ensuite ramené dans les réserves sous escorte policière. Alors que le fossile est déposé sur une table avant de reprendre sa place dans le coffre-fort qui lui est dédié, les policiers se prosternent devant lui en invoquant *Mother Ethiopia*, la « mère de l'Éthiopie ». Si cette anecdote révèle bien le poids que revêt aujourd'hui Lucy dans l'imaginaire national, la place accordée à la paléontologie dans les expositions d'Addis-Abeba révèle un rapport complexe des institutions patrimoniales éthiopiennes à une science dont les enjeux dépassent ceux de la seule Éthiopie.

Le Musée national d'Éthiopie (fig. 1) est la vitrine de l'Authority for Research and Conservation of the Cultural Heritage (ARCCH). Cette administration dépen-



Figure 1 : Le Musée national d'Éthiopie, décembre 2014

dante du Ministère de la Culture et du Tourisme est l'héritière du Département des Antiquités du gouvernement impérial éthiopien. Le Musée national d'Éthiopie abrite aujourd'hui cinq expositions thématiques permanentes : une galerie de paléontologie et de préhistoire, incluant le fossile de Lucy, une exposition d'archéologie antique, plusieurs vitrines exposant des vêtements et du mobilier de la cour impériale (histoire contemporaine), une exposition de beaux-arts et une exposition ethnographique. S'il n'en a pas toujours été ainsi, la principale attraction du musée est aujourd'hui sans conteste la galerie de paléontologie et de préhistoire,

et en particulier sa section dédiée aux fossiles humains. Cette partie du musée a fait l'objet d'une rénovation récente (inauguration en décembre 2014), soutenue par la coopération française en Éthiopie, et à laquelle les auteurs de cet article ont été impliqués à différents titres¹.

¹ Jean-Renaud Boisserie est le conseiller scientifique et principal concepteur de l'exposition permanente inaugurée en 2014, mais également de l'exposition de paléontologie inaugurée en 2000. En tant que secrétaire scientifique du Centre français des études éthiopiennes depuis septembre 2014, Thomas Guindeuil a été à partir de cette date le coordinateur du projet d'exposition inauguré en 2014, et dont il a mis en œuvre la réalisation matérielle avec Jean-Renaud Boisserie.

Il n'existe pas, à la connaissance des auteurs, de données sur la fréquentation du musée et sur la structuration de ses publics. La direction du musée insiste largement, dans son discours institutionnel, sur l'importance du tourisme international – une priorité affichée du gouvernement éthiopien depuis les années 1990. Mais si les groupes de touristes sont effectivement nombreux tout au long de l'année, incluant notamment un certain nombre d'individus issus de la diaspora éthiopienne, le Musée national reste un musée populaire. Son principal public est scolaire (c'est l'un des principaux lieux de sortie de la capitale éthiopienne pour les classes accompagnées de leurs enseignants) et, dans une moindre mesure, constitué de touristes nationaux (c'est un lieu récréatif dans une ville qui en compte relativement peu). Avant la seconde moitié des années 2000 et l'ouverture progressive du pays au tourisme international, les publics éthiopiens ont, de fait, été quasiment les seuls concernés par les expositions.

L'Éthiopie est mondialement connue pour sa contribution fondamentale aux sciences de l'évolution, des vertébrés (humains inclus) comme de leur environnement, mais les conditions de la restitution locale de cette recherche fortement internationalisée sont mal connues. En Europe, la préhistoire et son exposition publique à travers les musées « nationaux » et la valorisation des sites a participé, dès la fin du XIX^e siècle, aux processus de construction nationale (Hochadel, 2015). La paléontologie, notamment

à travers les expositions de fossiles valorisant les découvertes réalisées sur les territoires nationaux, s'est imposée dans la muséographie des musées d'histoire naturelle à la même période (Rieppel, 2012). En Éthiopie, la question de la valorisation de ce passé lointain, antérieur à la naissance de l'État et donc au roman national, ne s'est posée qu'à partir des années 1960. Dans ce contexte particulier, les expositions éthiopiennes de paléontologie portent la trace de l'internationalisation des projets de recherche internationaux, qui associent scientifiques étrangers, chercheurs et autres travailleurs locaux (dont les experts de l'ARCCH), sous la houlette d'institutions et de financements presque exclusivement non-éthiopiens. Il est en cela particulièrement révélateur que les expositions de paléontologie du Musée national éthiopien aient toujours impliqué, dans la conception, le financement comme dans la réalisation technique, des universitaires, des bailleurs et d'autres coopérants étrangers. Dans ce contexte, des chercheurs ont directement endossé la charge d'« experts » en muséographie, constituant une catégorie particulière d'experts en patrimoine – un groupe par ailleurs très actif en Éthiopie et qui participe à la définition des politiques patrimoniales nationales (Blanc & Bridonneau, 2015).

Les projets d'exposition successifs, traduisant l'avancée de la recherche paléontologique, ont largement participé à reconfigurer le musée depuis les années 1960, en faisant de l'institution le lieu privilégié d'un exposé sur l'évolution,

et en capitalisant sur la renommée internationale du fossile de Lucy, devenue la « star » incontournable de toute visite à Addis-Abeba. Comment ce musée, vitrine du patrimoine culturel national, fait-il dialoguer cette attraction avec ses propres logiques d'édification de la nation ? Quelle est la relation entre le Musée national d'Éthiopie et la paléontologie, et notamment la paléontologie humaine, cette « science universelle » qui propose à l'heure actuelle un récit des « origines » commun à toute l'humanité, et non à la seule nation éthiopienne ? Quels liens se tissent dans ce contexte entre recherche, expertise internationale, institutions locales et fabrication des expositions ?

Cet article retrace l'histoire des expositions éthiopiennes de paléontologie de façon chronologique. Les projets successifs ont le plus souvent été liés à des découvertes et des avancées significatives de la recherche paléontologique, qui sont restituées pour mieux contextualiser chaque changement. À travers l'exposé de chaque étape, l'article s'intéresse en particulier aux conditions de la mise en œuvre des dispositifs muséographiques, de ce qu'ils reflètent en termes d'enjeux nationaux, internationaux et de relations entre les chercheurs et l'institution muséale éthiopienne.

Les origines internationalisées d'un projet muséographique national

L'histoire du Musée national d'Éthiopie est longue et complexe, depuis le premier projet d'un musée archéologique éthiopien, initié avant l'occupation italienne de 1936-1941, jusqu'à l'instauration progressive dans la période d'après-guerre de deux institutions, un Musée national proprement dit (rassemblant en particulier des donations de la cour) et un Musée d'archéologie, finalement fusionnés à la fin des années 1960. Le musée prend alors ses quartiers dans un palais colonial italien, établi à proximité de l'église Sainte-Marie, dans le quartier d'Amist Kilo, au cœur des différentes implantations du campus de l'Université Hailé Sélassié I^{er} (devenue Université d'Addis-Abeba après la Révolution de 1974 qui a renversé la monarchie). Musée et lieux de dépôt et d'étude des collections nationales (d'archéologie, de paléontologie, mais également d'ethnologie et des beaux-arts) sont institutionnellement et géographiquement associés, et le sont restés jusqu'à nos jours. Lorsqu'éclate la Révolution, un nouveau bâtiment est d'ores et déjà en construction dans l'enceinte du palais italien. Le chantier reprend sous la junte militaire du Derg (le gouvernement d'inspiration marxiste qui succède à la monarchie) grâce au soutien financier de la coopération américaine (USAID²). Le

² Agence des États-Unis pour le développement international.

bâtiment est achevé en 1981³. Il sert à accueillir quelques expositions temporaires jusqu'à la fin des années 1990, moment où s'y installent définitivement les expositions permanentes.

Par leur volet archéologique d'abord, et paléontologique ensuite, les expositions du Musée national d'Éthiopie sont étroitement liées aux activités de la coopération scientifique étrangère, et notamment des missions françaises. Instituée en 1952, la Section d'archéologie du gouvernement impérial éthiopien (aussi appelé Institut éthiopien d'archéologie) est une mission d'experts français, qui maintient jusqu'à la Révolution un monopole de fait sur les recherches archéologiques réalisées sur le territoire éthiopien (qui inclut encore l'Érythrée) (Kebbedé & Leclant, 1955). S'y succèdent Henri de Contenson, Jean Leclant et Francis Anfray, qui s'intéressent tous en particulier à l'Antiquité éthiopienne, le royaume d'Aksum (I^{er}-VIII^e siècle après J.-C.), et de façon générale à l'archéologie historique. La mission se dote d'un musée archéologique dont la pièce maîtresse est une section dédiée à l'Antiquité éthiopienne. Dans son étude sur les activités du capucin François Bernardin Azaïs, français et pionnier de l'archéologie éthiopienne, entre 1922 et 1936, Amélie Chekroun a montré quel programme les autorités impériales avaient souhaité pouvoir faire porter sur le développement de l'archéologie moderne en Éthio-

pie (Chekroun, 2011). Il s'agissait alors de témoigner en priorité de la présence ancienne du christianisme et de l'État, notamment dans des régions annexées à l'empire dans une histoire récente (fin du XIX^e siècle). L'antique royaume d'Aksum constitue l'âge « classique » de l'historiographie éthiopienne, et s'impose naturellement comme le point de départ de la muséographie nationale qui s'élabore à partir des années 1950. Le symbole est d'autant plus important que celui-ci est devenu, à partir du IV^e siècle, un royaume chrétien, et que la tradition populaire l'assimile au mythe fondateur de Salomon et de Saba – l'empereur Hailé Sélassié tout comme ses prédécesseurs s'estimaient les descendants du roi Salomon. La préhistoire et la paléontologie ont bousculé ce récit historiographique et muséographique qui, s'il n'a pas perdu de son poids, s'est retrouvé progressivement dépassé par l'attention croissante pour des découvertes d'une portée plus vaste que celle de l'État-nation éthiopien.

À l'instar de l'archéologie historique, la paléontologie et la préhistoire font partie des premiers chantiers de recherche des spécialistes français dans la région comme Pierre Teilhard de Chardin ou Henri Breuil (Teilhard de Chardin, 1930 ; Breuil, Teilhard de Chardin & Wernert, 1951). En 1933, Camille Arambourg a initié les premières fouilles paléontologiques dans la vallée de l'Omo – sur la formation de Shungura (Arambourg & Jeannel, 1933). En 1967, Camille Arambourg a repris ce chantier avec Yves Coppens, en partenariat

³ Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015. Voir également Téqui, 2009, p. 24.

avec une équipe américaine dirigée par F. Clark Howell et une équipe kenyane dirigée par Louis Leakey (Arambourg, Chavaillon & Coppens, 1967 ; Howell, 1968 ; Leakey, 1969). Le géologue Jean Chavaillon est alors de la partie, et fait le lien avec la mission archéologique française, avec le soutien de laquelle il a initié les fouilles du site préhistorique de Melka Kunturé en 1965, un site archéologique de la haute vallée de l'Awash présentant une séquence culturelle de presque deux millions d'années (Chavaillon, 1967). Dès 1963, le préhistorien Gérard Bailloud, venu en Éthiopie effectuer des prospections dans la région de Dire Dawa, affirme dans les pages de la revue *Tarik*, publiée par l'Institut éthiopien d'archéologie :

Un des intérêts, et non des moindres, de la recherche préhistorique est donc de nous faire sentir une continuité fondamentale dans le peuplement ancien de l'Éthiopie. [...] Vu sous cet aspect, tout le lointain passé dont nous venons d'évoquer rapidement quelques aspects ne présente pas l'apparence d'une chose absolument morte, dont l'étude serait futilité gratuite. Il entre dans la sève nourricière dont s'est formé le présent et dont sortira l'avenir. Il donne à l'image de l'Éthiopie actuelle la grande profondeur de champ que recherchent aujourd'hui toutes les nations civilisées (Bailloud, 1963, p. 35).

L'archéologue imagine un scénario « à l'Européenne » pour la préhistoire éthiopienne, où les programmes de recherche dans ce domaine joueraient un rôle majeur dans l'édification de la nation. Pourtant, rien ne démontre à cette époque une volonté particulière des auto-

rités éthiopiennes de valoriser le passé le plus lointain du territoire national. L'intérêt des scientifiques, néanmoins, change la donne la décennie suivante.

Dans les années 1970, la Section d'archéologie est dépassée par l'enjeu des recherches sur les origines de l'humanité, qui pousse à la création de missions internationales de grande envergure en Afrique orientale. Précurseur et mission de plus grande ampleur par le nombre de ses participants, l'International Omo Research Expedition (IORE) rassemble des chercheurs et des techniciens français, américains et kenyans (Coppens, 1977). L'IORE exploite les sites de la basse vallée de l'Omo, mettant au jour : des restes de préhumains anciens (datés vers 3 Ma pour certains), incluant une nouvelle espèce baptisée *Australopithecus aethiopicus*, ainsi que les plus anciens représentants d'*Homo sapiens* alors connus, datés de plus de 100 000 ans ; près de 50 000 restes d'autres vertébrés fossiles (une quantité de données fossiles plio-pléistocènes jusqu'à présent inégalée en Afrique orientale) ; les plus anciens outils connus à l'époque (2,3 Ma). À partir de 1973, une mission paléontologique franco-américaine, l'International Afar Research Expedition (IARE), dirigée par un géologue français, Maurice Taieb, s'attelle à des fouilles sur le site de Hadar, dans l'Afar. C'est cette mission qui met au jour le fossile baptisé Lucy. Ce squelette partiel daté à 3,2 Ma est attribué à *Australopithecus afarensis*, alors la plus ancienne espèce connue de préhumain (Johanson *et al.*, 1982). Cette espèce offre

l'image d'une forme particulièrement bien adaptée à la locomotion bipède tout en conservant une capacité crânienne et une face supposément primitives, jurant avec l'idée d'une acquisition précoce d'un cerveau volumineux.

Ce squelette est très fortement médiatisé par ses découvreurs franco-américains, qui construisent une véritable légende autour du surnom attribué à ce spécimen, Lucy, présentée comme la plus ancienne représentante de l'humanité. Le contexte révolutionnaire éthiopien, qui réunit à Addis-Abeba un grand nombre d'envoyés spéciaux, offre une exposition sans précédent à cette découverte⁴. En Éthiopie, elle reçoit également un écho particulièrement favorable et est utilisée par les autorités issues de la Révolution pour redorer l'image du pays. Lucy se voit attribuer à cette occasion son surnom éthiopien, *Denq nāsh*, « tu es belle » en amharique.

La timide installation des fossiles dans les musées éthiopiens (1964-1999)

La première exposition de paléontologie réalisée en Éthiopie n'est pas à mettre au crédit du Musée national d'Éthiopie, mais du Musée d'histoire naturelle de la

Faculté des sciences de l'Université Hailé Sellassié I^{er}, une galerie zoologique insituée en 1964⁵. Une vitrine consacrée à l'évolution humaine, toujours visible (la muséographie de ce musée n'a pas été modifiée depuis la Révolution de 1974), y a été installée au sein de la salle des mammifères. Elle donne à voir un état des connaissances dans la première moitié des années 1960 (fig. 2). Lorsque cette vitrine est mise en place, les préhumains sont documentés en Afrique du Sud et en Tanzanie. Des travaux de paléontologie ont déjà eu lieu en Éthiopie, mais d'une part ils n'ont pas permis de découvrir des fossiles de préhumains, et d'autre part tous les restes découverts ont été exportés à l'étranger (en France et au Kenya). La vitrine présente deux crânes actuels aux côtés de moulages de bonne facture de fossiles sud-africains et de la face d'*Australopithecus boisei* mise au jour en 1959 en Tanzanie. Ce dernier spécimen n'est pas nommé, contrairement aux autres. Un diagramme très simple accompagne ces spécimens et présente des relations de parentés simples entre eux (*A. boisei* exclus). Cette exposition réduite à sa plus simple expression fait état de l'hypothèse alors généralement admise sur l'évolution d'*Homo sapiens* à partir d'*A. africanus* (en Afrique du Sud), via *Homo erectus*. Il n'y a pas de contexte plus large, notamment mentionnant le lien de parenté avec les chimpanzés. Cette présentation est fortement remise en question sur le plan scientifique par les découvertes est-africaines (et notamment éthiopiennes) de la décennie 1970.

⁴ Ce point a été soulevé par Maurice Taieb lors d'une conférence à l'ARCCH pour les 40 ans de la découverte de Lucy, à Addis-Abeba, le 4 décembre 2014 (Guindeuil, 2014).

⁵ Guindeuil, à paraître.



Figure 2 : La vitrine de l'évolution des hominidés au Musée d'histoire naturelle d'Addis-Abeba

La place des fossiles au Musée national d'Éthiopie, et non au Musée d'histoire naturelle, semble avoir fait l'objet d'un rapide consensus. En juillet 1976, un rapport du comité de « réorganisation » du Musée de l'Institute of Ethiopian Studies (IES), le musée d'ethnographie et d'histoire de l'art de l'Université d'Addis-Abeba (l'autre grand musée de la capitale éthiopienne) (Guindeuil, 2016), propose une refonte des dispositifs muséaux de la capitale éthiopienne sous le contrôle d'une nouvelle institution rattachée à l'université⁶. Le comité qui émet cette

recommandation correspond à l'équipe de transition post-révolutionnaire de l'IES, où siègent notamment l'ancien directeur de l'institution, l'historien britannique Richard Pankhurst (1963-1974), son directeur intérimaire Fecadu Gedamu (1975-1977) et le nouveau conservateur du musée, Girma Kidane. Les musées d'Addis-Abeba viennent tout juste de réaliser l'« éthiopianisation » de leur personnel, jusqu'ici largement constitué

« Final Report on the Reorganization of the Institute of Ethiopian Studies, July 1976 », pp. 17-20 [Archives de l'Institute of Ethiopian Studies, document n° 76-17086].

⁶ Musée de l'Institute of Ethiopian Studies (1976).

d'expatriés d'origine européenne ou américaine. Le projet de Museum of Culture, Science and Technology regrouperait toutes les collections nationales et universitaires existantes, et serait organisé en trois départements (« histoire et culture », « histoire naturelle » et « science et technologie », le département « histoire et culture ») comprenant quatre sous-départements (ethnologie, beaux-arts et archéologie, mais également paléontologie). Ce projet ne verra jamais le jour, mais les attributions du département « histoire et culture » sont celles qui définissent, pendant toute la période post-révolutionnaire et jusqu'à aujourd'hui, celles du Musée national d'Éthiopie.

Ce rapport atteste d'une prise en compte spécifique de la paléontologie, consécutive à l'attention internationale provoquée par la découverte de Lucy. Le lien entre fossiles et patrimoine culturel est affirmé, et ne sera jamais démenti. Sur ce point, le raccord de la paléontologie au Musée national témoigne de la capitalisation du régime du Derg sur les pratiques initiées précédemment par le régime impérial, et notamment le dépôt du produit des fouilles au sein de collections nationales administrées par le service des Antiquités (auquel est confié le Musée national)⁷. C'est pour cela que Lucy est partie intégrante des collections nationales, et non des collections uni-

versitaires qui sont exposées au Musée d'histoire naturelle.

En 1980, un expert français missionné par l'Unesco, J.-M. Bosserdet, définit un premier plan général pour le nouveau bâtiment, où la paléontologie, et en particulier le moulage du fossile de Lucy, est particulièrement à l'honneur (Téqui, 2009, p. 25). Mais celle-ci reste de fait installée, comme le reste des expositions permanentes, au sein du palais italien. Les expositions font l'objet d'une réorganisation, proposée par Anne Saurat, la compagne de Francis Anfray – directeur de la mission archéologique française – qui s'illustre, entre 1985 et 1989, dans la réorganisation du Musée de l'Institute of Ethiopian Studies (Saurat, 1990). Par ailleurs, à la suite du projet IORE, un assistant technique français (Claude Guillemot), en poste à Addis-Abeba entre 1992 et 1997, propose une première révision de l'exposition paléontologique du Musée national, sans succès auprès de la direction du musée. Ces différentes interventions, ou non-interventions, témoignent à la fois d'une volonté française de conserver un rôle d'interlocuteurs privilégiés pour les questions liées au Musée national éthiopien. On note toutefois que les experts français n'ont pas toujours gain de cause, dans un contexte où les Français ne sont plus « seuls » dans leur dialogue avec les autorités éthiopiennes du patrimoine.

Ce n'est qu'en 1998 que le Musée national installe sa muséographie dans le bâtiment qui jouxte directement le palais

⁷ En 1965, une proclamation impériale crée un « bureau des Antiquités » chargé d'administrer la recherche et les collections sur les objets antérieurs à 1850 (*Negarit Gazetta*, vol. 4, 1965-70, p. 23). Sur ce thème, voir Temesgen Burka, 2004.

italien⁸, apparemment sans donner lieu à une modification profonde de la muséographie initiale, ce qui nous permet d'imaginer la forme de l'exposition initiale (fig. 3)⁹. L'exposition est alors située dans le sous-sol du bâtiment, soit à la « base » de la muséographie, là où la paléontologie et la préhistoire vont, pour l'essentiel de l'histoire du musée, rester localisées. On note la mise en place de vitrines murales, dont la réalisation serait alors financée par l'Organisation éthiopienne du tourisme¹⁰. L'exposition de paléontologie et de préhistoire du « nouveau » Musée national est centrée sur Lucy. Le moulage du spécimen, présenté dans une vitrine sur un lit de gravier, est accompagné d'un texte succinct qui fait la part belle à la légende bâtie par le déjà très médiatique Donald Johanson, un des chercheurs membre de l'équipe qui a découvert ce fossile (l'IARE). Le nom de ce chercheur est ainsi explicitement cité comme celui du découvreur, ignorant l'ensemble des membres de l'équipe de recherche¹¹. Le champ paléoanthropologique est déjà personnalisé à l'extrême, et le Musée national en est un théâtre d'influences où, de fait, les équipes étrangères se croisent à nouveau après la période de blocage presque total des recherches que

représente la période du Derg – la junte avait fait décréter un moratoire, en partie lié à l'établissement d'un inventaire des sites. L'apposition du nom de Donald Johanson est aussi le symbole du recul relatif de l'influence française qui suit la Révolution de 1974 – rappelons ici que le bâtiment du Musée a été financé par l'USAID. Le site de Hadar, où a été découvert Lucy, est aujourd'hui exploité par une mission pilotée par Donald Johanson.

Cette personnalisation est d'autant plus saisissante que les implications scientifiques de la découverte ne sont pratiquement pas détaillées, à part à travers un diagramme discutant les différents scénarios évolutifs de l'humanité (la version appuyée par Lucy étant un scénario d'origine des espèces plus récentes à partir de l'espèce souche de l'humanité *A. afarensis*). Autour de Lucy sont présentés : quelques éléments présentant les recherches à Hadar, lieu de la découverte ; la carapace fossile d'une tortue terrestre géante également découverte à Hadar ; quelques crânes et reconstitutions non légendés de préhumains découverts en Tanzanie et au Kenya ; une vitrine dédiée aux outils préhistoriques de Melka Kunturé ; et enfin quelques photos des vaches gravées de Chappé, exécutées par des éleveurs du I^{er} millénaire de notre ère. L'ensemble est donc disparate, et semble surtout guidé par l'enjeu patrimonial, et non par un discours sur l'évolution.

Au tournant des années 2000, la situation faite à la paléontologie au Musée national apparaît en décalage avec

⁸ Entretiens avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015 et avec Dr. Hassan Sayid, 22 octobre 2015.

⁹ Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015 ; entretien avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015.

¹⁰ Entretien avec Dr. Hassan Sayid, 22 octobre 2015.

¹¹ Il est d'ailleurs possible que Donald Johanson soit lui-même à l'origine de ce texte et de son apposition sur la vitrine de Lucy.



© Jean-Renaud Boisserie

Figure 3 : L'exposition de paléontologie et de préhistoire du Musée national en 1999

l'importance prise par ce champ dans la recherche internationale sur l'Éthiopie (à titre indicatif, on compte douze missions internationales de recherche en paléontologie actives sur le sol éthiopien en 2014). L'implication directe des chercheurs étrangers et éthiopiens au musée et au sein de son administration, alors baptisée Center for Research and Conservation of the Cultural Heritage (CRCCH), suscite de nouveaux projets : de 2000 à 2014, trois expositions permanentes de paléontologie (et dans une moindre mesure de préhistoire) se succèdent ; toutes sont largement financées par les bailleurs internationaux, et en premier lieu les ambassades – en particulier la France et le Japon – ce qui témoigne de l'intérêt diplomatique de

ces différentes initiatives qui sont vues comme des aubaines par l'administration d'un musée en mal certain de moyens financiers et techniques, mais également de projets. Dès le début des années 2000, sur suggestion du paléontologue français Henri de Lumley, un projet de plus grande ampleur est même évoqué : la création d'un grand « Musée des origines » à Addis-Abeba, entièrement dédié à l'évolution humaine. Le projet apparaît jusqu'ici bloqué faute de moyens et probablement de volonté politique et administrative¹². Jusqu'à décembre 2014 (date de l'inauguration de la dernière exposition perma-

¹² Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

nente de paléontologie et de préhistoire du Musée national) les projets réalisés restent plus restreints et s'appuient sur l'existant.

Trois logiques, souvent croisées, sont à l'origine de ces projets à la fois savants dans leur élaboration (les chercheurs élaborent directement les expositions) et artisanaux dans leur conception (du fait de moyens locaux limités). D'une part, la paléontologie est devenue une vitrine privilégiée de coopération culturelle pour les bailleurs étrangers, qui y voient peut-être un débouché plus simple que d'autres, hors du champ politique éthiopien, d'intérêt universel et d'un caractère presque consensuel – et ce malgré l'importance du fait religieux. Pour un pays comme la France, c'est par exemple un moyen efficace de rappeler la longue histoire scientifique partagée, et de rappeler que Lucy a été découverte par une mission dirigée par un Français. D'autre part, les autorités éthiopiennes accueillent plutôt facilement ces projets systématiquement conçus, au moins pour partie, de l'extérieur, car ceux-ci permettent non seulement de faire vivre le Musée national, mais également de lui donner un rayonnement international et de l'adapter aux exigences d'un public croissant de touristes étrangers. Enfin, on voit bien, à travers la succession rapide des projets, la nécessité pour les chercheurs étrangers et éthiopiens, et à travers eux les missions internationales de recherche qui se concurrencent en Éthiopie, qu'il s'agit d'occuper le terrain de la visibilité locale. Le dynamisme – voire le surinvestissement relatif – qui en résulte apparaît particulièrement frappant

quand on compare les expositions successives de paléontologie du Musée national à la muséographie générale du bâtiment, intouchée depuis le déménagement, et en réalité très peu depuis les années 1980.

La mise en place d'une première galerie de paléontologie au Musée national (2000-2013)

Après les années de moratoire sur les recherches, moratoire qui s'achève par la chute de la junte en 1991, les années 1990 ont été marquées par des avancées importantes. Les travaux reprennent en Éthiopie et dès 1992 permettent de mettre au jour dans l'Afar des restes plus anciens que ceux d'*Australopithecus afarensis*. Il s'agit d'*Ardipithecus ramidus*, décrit succinctement en 1994 et daté à 4,4 Ma (White *et al.*, 1995). En 1995, deux autres australopithèques sont mis au jour au Kenya et au Tchad, respectivement plus âgé (4 Ma) et contemporain (3,5 Ma) d'*A. afarensis*. Le statut de précurseur unique d'*A. afarensis* est donc largement remis en cause dans la sphère scientifique, mais pour le public ces découvertes passent largement inaperçues.

En 2000, une nouvelle galerie de paléontologie est inaugurée au Musée national. Jean-Renaud Boisserie, doctorant en paléontologie, alors coopérant du service national français affecté au Centre français des études éthiopiennes (CFEE) et au Musée national, en est le maître d'œuvre.

Le projet est dessiné pour attirer l'attention du Ministère français des Affaires étrangères sur l'état des collections de l'Omo constituées par l'IORE. Financé intégralement par l'Ambassade de France, le projet est validé scientifiquement du côté éthiopien par le paléoanthropologue Berhane Asfaw et le préhistorien Yonas Beyene (ce dernier est alors membre du CRCCH en tant que directeur de l'anthropologie et de la paléontologie), les deux principales autorités intellectuelles éthiopiennes de ce champ d'études, tous deux docteurs formés à l'étranger (respectivement à l'Université de Berkeley et au Museum national d'histoire naturelle, à Paris) et parties prenantes de projets internationaux. Ce soutien permet de passer outre les frictions nées de l'intervention directe d'un expert français dans le musée¹³. Le projet s'appuie sur la collaboration muséographique de l'épouse du directeur du CFEE, Nathalia Hirsch – dans une tradition qui évoque le rôle passé d'Anne Saurat. Le projet n'est toutefois validé par le directeur du CRCCH, Jara Haile Mariam, et le directeur du Musée national, Muluneh Gebre Mariam, que très tardivement (alors que les travaux sont déjà entamés). Une offre concurrente proposée par l'équipe de Donald Johanson, avec l'appui du National Geographic, est alors repoussée¹⁴.

Une première salle fait office d'introduction. Après un court texte rappelant

Lucy et invitant les visiteurs à découvrir les fossiles éthiopiens, cette salle explique la nature des fossiles, la localisation des sites paléontologiques en Éthiopie, les méthodes de travail en paléontologie, les principes de l'évolution biologique et la datation des couches fossilifères. Les quatre salles suivantes présentent différents groupes de vertébrés illustrés par des fossiles originaux de Hadar et de l'Omo. Chaque groupe sert d'illustration à un thème scientifique (évolution, reconstitution des régimes alimentaires et des comportements, reconstitution des environnements). Des peintures de grande taille réalisées par des artistes éthiopiens reconstituent les espèces fossiles présentées. Les trois premières salles sont dédiées aux grands herbivores (fig. 4) et aux carnivores, tandis que la quatrième salle inclut des singes fossiles (Géladas) et le squelette de Lucy. Lucy est accompagnée d'un panneau retraçant les liens de parenté et les caractères morphologiques des préhumains et d'*Homo sapiens* avec les autres primates et les autres mammifères. La distribution spatiotemporelle des espèces d'hominidés connues est également présentée, incluant les espèces éthiopiennes, kenyanes et tchadiennes décrites en 1994-1995. Cette salle s'achève sur une reconstitution de l'évolution des paysages du rift éthiopien depuis 4,4 Ma (âge du plus ancien hominidé alors connu), accompagné d'un texte concluant sur l'interaction passée entre le climat et nos ancêtres et l'importance de la paléontologie et des fossiles pour élaborer des modèles d'évolution climatique applicables au présent et au futur.

¹³ Entretiens avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015 et avec Dr. Hassan Sayid, 22 octobre 2015.

¹⁴ *Paleontology Exhibition Project in the National Museum - Project Realization Agreement*, s. d.



Figure 4 : La salle des herbivores dans l'exposition de paléontologie de 2000

Une proposition est faite pour introduire un texte mentionnant les trois directeurs de l'équipe ayant découvert Lucy (Taieb, Coppens & Johanson), mais ce texte est refusé par les experts du Musée national¹⁵. Une salle finale est dédiée aux premiers outils lithiques, postérieurs à Lucy, mais reste alors inachevée par manque de financement. Rapidement, suite à l'ajout de quelques éléments (squelette monté de Lucy offert par le Musée d'histoire naturelle de Cleveland ; moulage et reconstitution du spécimen d'un *A. afarensis* juvénile découvert à Dikika en 2000 et

baptisé Selam, offert par l'Institut Max Planck de Leipzig), Lucy est déplacée dans la dernière salle, les quelques éléments de préhistoire étant installés entre les Géladas et les peintures retraçant l'évolution des paysages. Le texte décrivant Lucy est toujours le même que lors de la précédente exposition et mentionnant le seul Johanson, alors que le projet initial visait à le remplacer.

Cette nouvelle exposition a été conçue suivant une idée radicalement différente de la précédente. Si Lucy reste centrale à ce dispositif en tant qu'icône fossile et « star » paléanthropologique,

¹⁵ Entretien avec Dr. Hassan Sayid, 22 octobre 2015.

son rôle dans l'exposition est principalement d'attirer l'attention des visiteurs sur une vision plus générale et plus contextualisée de la paléontologie en Éthiopie. Ainsi, il est clairement expliqué qu'à l'aune des nouvelles données scientifiques, *A. afarensis* n'occupe plus nécessairement la position envisagée par ses auteurs : il ne s'agit plus de la plus ancienne espèce d'hominidés, car désormais d'autres espèces sont potentiellement de meilleures candidates à l'origine du genre *Homo*, et la théorie d'acquisition de la bipédie formulée dans les années 1980 suite à la découverte de cette espèce (*East Side Story*) est présentée comme invalidée. Dans une démarche parallèle, l'humanité et ses ancêtres sont replacés dans un contexte évolutif plus large et l'accent est mis sur notre intégration au monde animal et aux environnements passés. Ainsi, le fait que les préhumains soient très rares dans le registre fossile est concrétisé par la présentation d'une majorité de fossiles non-humains. Le rôle de ces fossiles dans la compréhension des processus évolutifs et dans la reconstruction des paléoenvironnements est d'ailleurs largement mis en avant. La conclusion de l'exposition s'interroge sur notre relation avec les environnements, plutôt que sur nos « origines ». Enfin, la volonté affichée est de communiquer sur le travail de fond en paléontologie et de diffuser des connaissances sur des thèmes généraux de cette science (évolution biologique, reconstruction des environnements) et sur le contexte de découverte des fossiles en Éthiopie (et pas seulement de Lucy). L'objectif est par ailleurs de

maintenir le propos à un niveau compréhensible par des enfants d'environ 10-12 ans – qui constituent une large part du public du musée.

Une tentative avortée d'expérience pédagogique : la création d'un fac-similé de fouilles destiné aux enfants (2007-2008)

Entre 2000 et 2007, le paysage paléontologique est de nouveau bouleversé par une série de découvertes. De très anciens préhumains sont successivement mis au jour en 2000 et 2001 au Kenya (6 Ma), en Éthiopie (5,8 Ma) et au Tchad (7 Ma). *A. afarensis* se retrouve donc à mi-chemin de l'histoire évolutive de l'humanité. Par ailleurs, le débat s'amplifie sur les scénarios évolutifs. Ainsi, les principales équipes de terrain travaillant en Éthiopie (Hadar, Middle Awash) favorisent l'idée de l'évolution rectilinéaire d'une seule espèce en Afrique orientale passant par le stade *A. afarensis*¹⁶. À l'opposé, d'autres équipes et chercheurs travaillant dans des contextes différents (notamment au Kenya et en Afrique du Sud) sont plutôt en faveur d'une évolution buissonnante présentant de nombreux rameaux préhumains dont *A. afarensis*, cette dernière espèce n'étant pas nécessairement à l'origine du genre *Homo*¹⁷. *Les équipes françaises*

¹⁶ Par exemple Haile-Selassie *et al.*, 2004.

¹⁷ Notamment Leakey *et al.*, 2001.

contribuent de façon très significative au débat mais se heurtent frontalement sur les interprétations. Pour l'une, travaillant au Kenya, l'évolution est rectilinéaire mais écarte *A. afarensis* au profit d'une lignée trouvant sa source au Kenya vers 6 Ma (Senut *et al.*, 2001). Pour l'autre, travaillant au Tchad, le plus ancien préhumain est tchadien, ce qui favorise une origine de l'humanité plus largement africaine que simplement localisée en Afrique de l'Est qu'est-africaine, et trois stades évolutifs successifs peuvent être reconnus (préhumains anciens, australopithèques et *Homo*) sans que le détail des passages entre ces stades puisse être décrit précisément à l'aune des données disponibles (Brunet *et al.*, 2002 ; Brunet *et al.*, 2004). Dans tous les cas, les fossiles découverts au Tchad à 7 Ma constituent le coup de grâce à l'hypothèse initialement basée sur *A. afarensis* d'origine de la bipédie dans le contexte exclusif du rift africain.

Dès 2000, le projet de création d'un fac-similé de fouilles destiné aux enfants, installé dans le jardin du Musée national, est proposé par Jean-Renaud Boisserie. Le projet n'est réactivé qu'entre 2004 et 2006. Il prend alors place dans un plan plus large, soutenu par l'Ambassade de France, incluant la recréation du poste de volontaire international affecté au musée et entre-temps supprimé, le financement du déménagement à venir de l'ensemble des collections paléontologiques et préhistoriques du Musée national vers un nouveau bâtiment en cours de construction. Il implique aussi la réalisation d'un

livret/catalogue/guide centré sur l'exposition de paléontologie de 2000 mais incluant également des textes sur les autres parties du musée. Le contenu de l'installation est élaboré conjointement par Jean-Renaud Boisserie, devenu en 2006 chercheur CNRS au Muséum national d'histoire naturelle à Paris (MNHN) et instigateur d'une nouvelle mission internationale dans la vallée de l'Omo (Omo Group Research Expedition), et l'archéozoologue Joséphine Lesur, maître de conférences au MNHN¹⁸. L'ambassade finance le projet, et un volontaire international recruté entre 2006 et 2008, le paléontologue Antoine Souron, en est le principal animateur après son inauguration, en septembre 2007¹⁹. Les travaux font l'objet d'une coordination collective qui implique aussi bien Jean-Renaud Boisserie, Joséphine Lesur, Antoine Souron mais aussi la directrice du musée, Mamitu Yilma, et Yonas Beyene, préhistorien éthiopien formé en France, qui accueillent très favorablement l'initiative²⁰.

Ce fac-similé est constitué par trois bassins sur trois niveaux différents, remplis de sable recouvrant des répliques de vestiges appartenant à trois périodes : en position basse la période de Lucy (incluant des restes fossiles animaux), en position intermédiaire la période

¹⁸ Joséphine Lesur, questionnaire par e-mail du 7 octobre 2015, et Antoine Souron, questionnaire par e-mail du 12 octobre 2015.

¹⁹ *Idem*.

²⁰ *Ibidem*, et entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

paléolithique ancienne (incluant des outils acheuléens et des restes fossiles animaux), en position haute la période antique (incluant des murs et des objets mobiliers aksumites). Chaque période est présentée par un panneau trilingue (amharique, anglais, français) détaillant quelques faits importants et le type d'objets à découvrir (moulages réalisés par les ateliers du musée), tandis qu'un panneau général présente la paléontologie et l'archéologie, les méthodes de fouilles et le principe de stratigraphie. Le fac-similé est muni de matériel de fouille (pinceaux, pelles en plastiques, seaux). Sur une moitié de la grande banderole placée au fronton du fac-similé, le plus ancien préhumain connu (tchadien) est replacé dans le contexte d'une frise chronologique présentant quelques événements majeurs depuis la formation de la planète à 4,500 Ma (fig. 5). Sur l'autre moitié, une seconde frise chronologique présente tous les hominidés alors connus en Éthiopie (à partir de 5,8 Ma).

Le procédé, innovant en Éthiopie, vise ainsi à initier les plus petits aux concepts d'espèce, de civilisation disparue et d'évolution. Les panneaux et la banderole du fronton sont également destinés aux plus grands. La banderole permet en particulier de faire passer le message sur l'ancienneté de la vie sur notre planète et de l'émergence tardive de l'humanité, ainsi qu'une mise à jour des découvertes de préhumains en Éthiopie par rapport à l'exposition de 2000. Antoine Souron note le succès de l'expérience auprès des publics spécifiques

du Lycée français (composé d'enfants d'élites éthiopiennes et internationales francophones et d'expatriés), pour lesquels il anime des ateliers²¹. Mais l'expérience ne passe pas le stade de la généralisation. Les guides du musée refusent d'animer des ateliers, estimant n'être pas suffisamment bien équipés²². Après le départ d'Antoine Souron, l'installation est donc abandonnée avec une rapidité déconcertante. Le Musée national n'a pas digéré le concept importé de médiation scientifique, qui lui reste largement étranger jusqu'à aujourd'hui. L'échec du projet met à jour une fracture plus profonde et qui restera patente lors du développement des projets suivants : un relatif désintéressement du personnel du musée, peu qualifié, mais également très peu rémunéré, vis-à-vis de projets largement considérés et usuellement désignés comme « étrangers ». Ceux-ci sont certes validés en amont par la direction du musée, mais ils ne font l'objet que d'une très faible concertation et surtout d'aucune contrepartie éthiopienne en termes de politique d'emploi, de rémunération ou encore de formation – le projet impliquant en l'occurrence une évolution inédite en Éthiopie du métier de guide de musée.

²¹ Antoine Souron, questionnaire par e-mail du 12 octobre 2015.

²² Joséphine Lesur, questionnaire par e-mail du 7 octobre 2015, et Antoine Souron, questionnaire par e-mail du 12 octobre 2015 ; entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

We're here to promote the country! Les « stars » de Nature sur un piédestal (2005-2014)

De 2007 à 2014, les projets d'expositions de paléontologie du Musée national et leurs extensions internationales – une exposition itinérante aux États-Unis baptisée *Lucy's Legacy* – capitalisent sur la renommée internationale des fossiles d'hominidés trouvés en Éthiopie, et surtout de Lucy, dont le statut d'icône est d'une certaine manière « réactivé » malgré les découvertes plus récentes. Ces années sont marquées par quatre tendances : une augmentation certaine des moyens alloués, tant financiers que professionnels, pour mettre en avant cet aspect du patrimoine éthiopien ; l'effacement temporaire de la France et de ses experts comme interlocutrice « traditionnelle » du Musée national au profit d'autres puissances scientifiques et diplomatiques (Japon et États-Unis) ; un investissement humain plus direct de la part des scientifiques éthiopiens liés aux grands projets de recherche paléontologique – on retrouve ici Berhane Asfaw et Yonas Beyene parmi d'autres ; une focalisation sur le caractère exceptionnel de certains fossiles et découvertes.

Ce mouvement est initié d'une certaine façon par la mise en place d'une installation dédiée à Idaltu, fossile d'une sous-espèce d'*Homo sapiens* mis au jour par la mission Middle Awash co-dirigée par les paléoanthropologues américain et éthiopien Tim D. White et Berhane

Asfaw. L'installation, comprenant vitrine et dispositif vidéo, n'a pas été réalisée pour le Musée national, mais pour l'Exposition Universelle d'Aichi, au Japon, en 2005, d'où elle a ensuite été importée. Faute d'un espace suffisamment haut dans le reste du bâtiment, Idaltu s'installe au beau milieu de la scénographie du Musée national, c'est-à-dire dans le carré central, visible des deux étages supérieurs²³. L'effet produit par la place centrale accordée à Idaltu est d'autant plus significatif que cet espace est dédié à la fois aux costumes et mobiliers (trône y compris) de la cour impériale et à une galerie de portrait des chefs d'État éthiopiens, installations initiales qui n'ont pas été démontées pour autant.

L'année 2007 est marquée par le départ du fossile de Lucy pour une « tournée américaine ». Lucy est en effet la pièce maîtresse d'une exposition temporaire itinérante, *Lucy's Legacy*, et ne reviendra en Éthiopie qu'en mai 2013. C'est la première fois, depuis l'inauguration de la galerie de paléontologie du Musée national en 2000, que ce fossile original est exposé – et ce n'est pas en Éthiopie. Le déplacement est orchestré au grand dam de la communauté scientifique, majoritairement contre cette initiative risquée, et qui le fait savoir à travers les grands médias²⁴. Pour passer outre

²³ Entretiens avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015, et avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015.

²⁴ Pour un aperçu de la controverse, voir Dorfman, 2007.

les expertises sollicitées par les autorités éthiopiennes, le Houston Museum of Natural Science est passé par la diplomatie américaine pour convaincre le cabinet du Premier Ministre éthiopien. La levée de bouclier est telle que plusieurs institutions américaines qui devaient accueillir l'exposition la refusent.

Le contenu de cette exposition en dit long sur la place de Lucy dans la représentation internationale du patrimoine éthiopien. Lucy n'est pas partie prenante d'une exposition de paléontologie, mais d'une exposition sur l'Éthiopie, dont les chefs-d'œuvre de la culture matérielle sont présentés : manuscrits anciens des collections du Musée national, artefacts ethnographiques, icônes religieuses, etc.²⁵. Ces objets supportent une exposition sur la « culture éthiopienne²⁶ », à la fois présentée comme ancrée dans la longue durée et dans la permanence – une forme de présentation muséographique développée dès les années 1960 en Éthiopie au sein du Musée ethnographique universitaire de l'IES (Guindeuil, 2016). Lucy a toutefois droit à un espace dédié : elle est le clou du spectacle et ancre la présentation d'une Éthiopie somme toute récente dans le temps long. L'exposition est un succès lors de sa première ouverture à Houston (près d'un million de visiteurs), mais un échec dès sa deu-

xième présentation à Seattle (moins de la moitié des visiteurs attendus et une exposition déficitaire). Les deux présentations suivantes reçoivent beaucoup moins d'attention. Lucy est rapatriée en mai 2013 avec sa vitrine blindée, après avoir passé quatre années sur les six de son séjour aux États-Unis sans être présentée au public. Les représentants de l'Éthiopie aux États-Unis mettent l'échec relatif du projet sur le compte de l'image difficile de leur pays héritée des années 1970-1980. En mai 2013, Lucy est finalement exposée en Éthiopie, au Musée national, mais avec un bref passage par le siège de l'Union africaine, également à Addis-Abeba. L'exposition est baptisée « Lucy comes home ».

Alors que la tournée américaine du fossile de Lucy est à peine entamée, un nouveau projet d'exposition paléontologique – ou plus spécifiquement paléoanthropologique – voit le jour au Musée national d'Éthiopie en 2008 : la « Human evolution timeline ». L'exposition est inaugurée alors que les célébrations du « millénium » éthiopien battent leur plein (l'année 2007-2008 correspond à l'année 2000 du calendrier éthiopien), ce qui lui vaut d'être intégrée au programme des événements organisés par le comité²⁷. Ce projet est réalisé suite à une visite de la directrice du Musée national, Mamitu Yilma, au Japon. Il est développé et financé par l'University Museum

²⁵ Entretien avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015.

²⁶ Entretien avec W/t Mamitu Yilma, 21 octobre 2015. Voir également la présentation succincte de l'exposition sur le site du Houston Museum of Natural Science [URL : <http://www.hmns.org/exhibits/past-exhibitions/lucys-legacy>].

²⁷ Entretiens avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015, et avec Dr. Hassan Sayid, 22 octobre 2015.

de l'Université de Tokyo et l'équipe du Professeur Gen Suwa, travaillant sur plusieurs sites paléontologiques éthiopiens depuis le début des années 1990 en collaboration étroite avec les chercheurs éthiopiens Berhane Asfaw (alors sans position institutionnelle) et Yonas Beyene (membre de l'ARCCH). Le projet reçoit également le soutien de l'Université de Californie à Berkeley (UCB). Les premiers éléments (vitrine, panneaux) sont conçus au Japon et importés en Éthiopie. Les vitrines modèles sont copiées par un artisan local afin de compléter le projet. L'exposition est initialement installée en vis-à-vis de la première salle de la galerie de paléontologie réalisée en 2000, et ce jusqu'en 2013, dans un corridor qui s'élargit vers le fond. Les dispositifs multimédias insérés dans l'exposition arrêtent de fonctionner dans les mois (voire les semaines) qui suivent l'inauguration.

Cette exposition est conçue par ses auteurs comme un « complément » paléoanthropologique à l'exposition de paléontologie existante. Elle présente une série de 12 vitrines dédiées aux hominoïdes découverts en Éthiopie et, pour six d'entre elles, aux outils contemporains de ces espèces – ce qui constitue une innovation notable. Les vitrines sont organisées en une série linéaire rangée le long des murs (le critère d'organisation étant basé sur la datation des fossiles). Cette forme linéaire, qui donne son nom au concept de l'exposition, Berhane Asfaw et Yonas Beyene y restent très attachés, au point que celle-ci a dû être maintenue lorsque l'exposition a été dé-

montée pour laisser place à une nouvelle, en 2014²⁸. Chaque vitrine propose une description de l'espèce ou des espèces représentées par des moulages, replace graphiquement ce matériel dans la série linéaire temporelle des 12 vitrines, et la couverture ou première page d'une publication scientifique liée aux spécimens exposés. La première vitrine est dédiée à une forme possiblement ancestrale des gorilles (*Chororapithecus*) datée vers 10 Ma. Les formes suivantes sont des préhumains, débutant avec le matériel de l'Afar daté de 5,8 Ma, et se terminant par les premiers représentants d'*Homo sapiens* découverts dans l'Afar et dans l'Omo. Les outils font leur apparition à partir de la vitrine dédiée à *Australopithecus garhi* (2,5 Ma). L'exposition est introduite : par un panneau représentant Lucy, dont le moulage n'est pas présent dans la *timeline* ; par un diagramme très technique remplaçant les préhumains présentés dans le temps et retraçant leurs relations de parentés connues et hypothétiques ; par une carte figurant la distribution de ces formes en Éthiopie ; et par trois écrans passant des vidéos en boucle. Ces vidéos portent sur la fossilisation et le travail de découverte des fossiles, sur les caractères dentaires des préhumains et sur une démonstration de l'utilisation de la tomographie scanner pour étudier les restes fossiles.

La forme de l'exposition témoigne d'une volonté d'insister sur l'importance

28 Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

de l'identification des espèces présentées et de leur « succession » – linéaire, donc, comme le temps (fig. 5 et 5 bis). Un mode de présentation qui tend à renforcer le caractère exceptionnel de chacun des fossiles, et qui consacre l'évolution de la discipline paléanthropologique. Ce lien au fonctionnement de la communauté scientifique – fouille, identification d'un fossile inédit, publication – est appuyé par la présentation de publications scientifiques (couvertures, extraits d'articles de revues prestigieuses) où l'accent est mis sur la contribution de l'UCB. Il s'agit bel et bien d'effacer « la concurrence », puisque les travaux antérieurs sont ignorés, les autres équipes n'étant que peu mentionnées. Le dispositif a aussi l'avantage de couper court aux débats qui surviennent inévitablement à la suite de chaque publication, en fixant la découverte dans le temps – relativement plus lent – du musée. Les découvertes paléanthropologiques réalisées en dehors de l'Éthiopie sont mentionnées de façon très marginale. Le message utilisant traditionnellement Lucy pour placer l'origine de l'humanité en Éthiopie est cette fois-ci étendu à toute la séquence des préhumains trouvés en Éthiopie. Pour les auteurs, c'est en Éthiopie que l'on trouve la plus longue et la plus complète séquence de l'évolution humaine. Cette séquence est agrandie artificiellement par l'ajout de *Chororapithecus*, qui en tant que précurseur probable des gorilles ne devrait théoriquement pas figurer dans une séquence de l'évolution humaine. La présentation de l'exposition par Berhane Asfaw dans les médias éthiopiens insiste fortement

sur la contribution de l'équipe qu'il codirige, le projet Middle Awash, qui est lié à l'UCB, ainsi que sur le caractère national exclusif de ces découvertes, alors qu'au moins huit des espèces présentées sont connues ailleurs (Kenya, Tanzanie, et/ou Afrique du Sud).

Pour Berhane Asfaw, qui l'affirme aujourd'hui sans ambages, le rôle de cette exposition et de ses auteurs éthiopiens est de « promouvoir le pays²⁹ ». C'est un geste patriotique, celui qu'on doit attendre du Musée national et de ses collaborateurs éthiopiens. Avec l'installation au Musée national de la « Human evolution timeline », la paléontologie s'inscrit plus profondément dans un récit national où le particulier ne se noie pas dans un savoir universel. Le projet national éthiopien est directement servi par ses fossiles, qui témoignent du caractère exceptionnel de l'Éthiopie. La « Human evolution timeline » se lit néanmoins à plusieurs degrés, car la logique patriotique revendiquée du côté des acteurs éthiopiens est mise au service d'une démarche ostentatoire et revendicative à l'attention de la communauté scientifique (appuyée autant par les couvertures de *Nature* que par les dispositifs vidéo).

L'articulation publication-exposition est encore plus évidente en 2009, année marquée par la publication d'un squelette partiel surnommé Ardi et attribué à *Ardipithecus ramidus*, daté à 4,4 Ma, qui

29 Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

devient le squelette de préhumain le plus ancien connu. Cette publication sans précédents (11 articles dans un seul et même numéro de la revue scientifique *Science*) présente *Ar. ramidus* comme le précurseur d'*A. afarensis* et un bon modèle pour reconstruire la morphologie de l'ancêtre commun partagé par les humains et les chimpanzés (White *et al.*, 2009). Ce modèle suggère pour cet ancêtre une morphologie très différente de celle des chimpanzés. Le milieu de vie reconstitué pour Ardi est présenté comme fortement boisé, en opposition avec l'ancienne idée d'une savane ouverte comme lieu d'acquisition de la bipédie. Ces conclusions sont rapidement attaquées par divers collègues : certains attribueraient

plutôt Ardi à un rameau latéral éteint de préhumain ; d'autres sont des tenants de la grande utilité du modèle chimpanzé en paléoanthropologie ; enfin d'autres encore contestent la reconstruction paléoenvironnementale et indiquent que le milieu d'Ardi était beaucoup plus ouvert. Mais au Musée national d'Éthiopie, l'exposition progresse bien plus vite que le débat scientifique. La même année, les opérateurs de l'exposition « Human evolution timeline », impliqués dans la découverte, financent et réalisent l'installation du squelette d'*Ar. ramidus* dans la même scénographie que celle utilisée auparavant (fig. 6). Toutefois, faute de pouvoir étendre la *timeline*, la vitrine et les panneaux sont installés dans la salle



Figure 6 : *Ardipithecus ramidus* au Musée national, 2009

d'introduction de la galerie de paléontologie, dont les éléments sont démontés et déplacés – sans que des indications sur le sens de la visite ne soient proposées.

Vers la synthèse : les nouvelles galeries de paléontologie et de préhistoire (2014)

Prenant acte du caractère extrêmement éclaté des expositions dédiées à l'évolution, un nouveau projet de réorganisation générale est proposé en 2010 par Jean-Renaud Boisserie, alors en poste au CFEE. L'Ambassade de France accorde son soutien financier à travers le Fonds social de développement, le CFEE met à la disposition son personnel – successivement Tiphaine Maurin, volontaire internationale, puis Jean-Gabriel Leturcq, secrétaire scientifique à partir de 2011, qui prend en charge l'aspect muséographique de l'exposition avec son frère, Benoît Leturcq, designer-maquettiste. L'ARCCH et la directrice du Musée national, Mamitu Yilma, adhèrent à ce nouveau projet qui propose une synthèse longtemps attendue. Il s'agit en premier lieu de réorganiser le contenu des expositions existantes de façon à leur donner une cohérence et permettre un flot unidirectionnel de visiteurs (permettant d'accueillir plus de visiteurs dans des conditions de sécurité plus favorables). La conception de l'exposition, démarrée fin 2011, accuse rapidement un important retard par rapport au planning établi, et les relations entre l'équipe

éthiopienne et les muséographes français sont tendues. Arrivé en septembre 2014, Thomas Guindeuil, assure le suivi des dernières étapes du projet jusqu'à l'installation de l'exposition. Baptisée « Millions years of life and culture in Ethiopia », l'exposition est finalement inaugurée en décembre 2014 en présence de Maurice Taieb, invité par l'Ambassade de France pour l'occasion du 40^e anniversaire de la découverte de Lucy.

Le « retour des Français » semble signifier le retrait provisoire des équipes impliquées dans les projets précédents. Si un comité scientifique est bien mis en place, rassemblant tous les responsables de projets de recherche paléontologique et la plupart des responsables de projets de recherche préhistorique en Éthiopie, celui-ci n'est jamais réuni physiquement, et le suivi du projet est assuré par des correspondances qui ne suscitent pas toujours des réponses. Le comité est présidé par Jean-Renaud Boisserie (revenu en poste en France fin 2011) qui, dans les faits, définit les contenus en s'appuyant notamment sur les savoirs spécifiques de deux « habitués » du Musée national, l'archéozoologue Joséphine Lesur et le préhistorien Clément Ménard (ancien volontaire international affecté aux collections, alors doctorant à l'Université de Toulouse 2-Le Mirail). En pratique, la contribution des autorités éthiopiennes du domaine, Berhane Asfaw, Yonas Beyene ou encore Zeresenay Alemseged – qui dirige la mission qui a découvert Selam, exposé pour la première fois aux côtés de Lucy et Ardi dans une vitrine financée par la même

mission – restent limitées sur le plan scientifique. Les deux premiers réalisent la traduction en amharique du texte en anglais élaboré par les chercheurs (il n’y a pas de français dans le projet muséographique défini par Jean-Gabriel Leturcq, et un livret francophone est finalement réalisé dans la foulée de l’inauguration en 2015). La traduction en amharique modifie certaines informations. Par exemple, le plus ancien préhumain connu, découvert au Tchad, est tantôt indiqué à 6 Ma au lieu de 7 Ma (c’est-à-dire environ le même âge que les plus anciens fossiles éthiopiens), et tantôt « relocalisé » en Éthiopie. Berhane Asfaw reste critique sur une exposition qui minore d’après lui la place de l’Éthiopie³⁰. Il est vrai que l’exposition, si elle reprend partiellement la mise en scène de la *timeline*, s’attache beaucoup à la contextualisation de la présentation des préhumains dans leur cadre biologique, environnemental et culturel – ce qui suppose, afin d’enrichir la compréhension des découvertes éthiopiennes, d’évoquer également des savoirs scientifiques acquis sur d’autres terrains que l’Éthiopie. Il était initialement prévu de répartir les éléments de la « Human evolution timeline » suivant une organisation non-linéaire, plutôt fondée sur l’illustration de thèmes importants de notre évolution que sur un respect strict de la chronologie. Cette idée a été fortement combattue par les auteurs de la *timeline*, et n’est dans les faits que très partiellement appliquée à travers le rapprochement d’Ardi et Lucy.

Au sein de l’équipe française, le projet n’est pas non plus allé sans difficultés. Les choix muséographiques, tournés vers un espace entièrement ouvert – plutôt que des salles thématiques, comme c’était le cas dans l’exposition de 2000 – et une démarche esthétisante assumée, ont largement contribué à couper le dialogue entre scientifiques et muséographes. Sur ce plan néanmoins, le résultat final conserve l’essentiel du contenu scientifique inclus dans le projet initial. Enfin, une autre question a été celle de la place des scientifiques en tant qu’individus dans cette exposition. Il a été finalement décidé qu’aucun nom de chercheur ne serait cité ; les projets internationaux actifs en Éthiopie sont listés sur le panneau de remerciement, et l’Omo Group Research Expedition est présenté comme l’équipe ayant présidé le comité scientifique. Le procédé de la juxtaposition des fossiles et de leurs publications est abandonné.

Une nouvelle salle d’introduction est installée : elle se rapproche par son contenu de celle de l’exposition de 2000. Elle diffère notamment par l’introduction d’un panneau qui remplace les découvertes paléontologiques éthiopiennes dans le contexte beaucoup plus large des témoins fossiles découverts en Afrique, qu’il s’agisse de préhumains ou de fossiles attribués à des organismes et des périodes complètement différents (par exemple, dinosaures ou reptiles mammaliens). La salle suivante regroupe une série renouvelée de fossiles originaux d’organismes non-humains, dans un

30 Entretien avec Dr. Berhane Asfaw et Dr. Yonas Beyene, 14 octobre 2015.

dispositif rappelant là aussi l'exposition de 2000 (fig. 7). Les groupes représentés sont également figurés par des silhouettes d'échelle 1:1 formant une frise sur un des deux murs de l'exposition. Les notions suivantes sont détaillées par des panneaux sur le mur opposé : évolution, espèces disparues, adaptations morphologiques, liens de parentés entre êtres vivants, reconstruction des environnements passés.

La salle suivante est dédiée aux primates. Elle présente une introduction sur la place de l'humanité dans la nature, expliquant les liens de parentés étroits entre les humains, leurs ancêtres et les autres primates. Des primates fossiles

non-humains sont présentés (Géladas et *Chororapithecus*), puis les restes de pré-humains font suite à un panneau présentant les principaux préhumains anciens en Afrique, expliquant que le berceau de l'humanité est l'Afrique *tout entière*. Les premiers éléments préhumains de la « Human evolution timeline » sont présentés linéairement contre un mur. Au centre, on retrouve les vitrines d'Ardi et Lucy. Sur le mur opposé, on retrouve un dispositif rappelant l'exposition d'Ardi et détaillant les caractères du bassin et de la denture qui fondent la diagnose de notre branche évolutive. Cette salle s'achève par la vitrine dédiée à *A. afarensis* et au squelette partiel juvénile de cette espèce, découvert en 2000 et baptisé Selam.



© Thomas Guindeuil

Figure 7 : La salle des fossiles non-humains dans l'exposition de 2014



Figure 8 : La salle de la préhistoire dans l'exposition de 2014

La salle suivante présente de nouveau sur un mur les éléments suivants de la *timeline* jusqu'à *Homo sapiens*. Les vitrines centrales présentent différents stades évolutifs des outils de pierre taillée caractérisant la préhistoire éthiopienne (fig. 8).

Les cultures matérielles de la préhistoire éthiopienne (incluant alors les plus anciens outils connus au monde) gagnent ainsi un espace inédit. Des panneaux thématiques expliquent ces cultures préhistoriques, mais également l'expansion des préhumains puis d'*Homo sapiens* hors du continent africain, ainsi que l'apparition de pratiques mortuaires. Cette salle s'achève par une section dédiée à l'acquisition des pratiques agricoles et d'élevage à la toute fin des temps préhistoriques,

rappelant les plantes endémiques d'Éthiopie et présentant la paroi gravée de Chappé. Un panneau final effectue la transition avec les salles du rez-de-chaussée, dédiées à l'antiquité éthiopienne.

Conclusion

L'intégration de la paléontologie aux expositions du Musée national d'Éthiopie tient à la rencontre d'intérêts proprement éthiopiens et d'enjeux internationaux. Du côté éthiopien, les autorités en charge de la politique patrimoniale ont rebondi sur l'aura internationale des découvertes et des recherches réalisées dans le pays par une communauté scientifique internatio-

nale ; elles se sont néanmoins largement contentées d'accueillir les projets muséographiques, abandonnant la force de proposition aux acteurs de la recherche. Du côté des chercheurs, étrangers comme éthiopiens, le Musée national d'Éthiopie et sa bienveillance vis-à-vis de projets muséographiques élaborés à l'extérieur de l'institution ont offert un terrain fertile à la mise en place d'expositions nettement mieux dotées que les autres – financièrement et matériellement. Ces expositions présentent également la caractéristique d'avoir directement impliqué les chercheurs, en laissant peu de place à d'éventuels professionnels de la muséographie – qui n'existent pas à ce jour dans le pays – et transformant les scientifiques en « experts » du patrimoine et des musées. Ce « circuit court », de la recherche à la diffusion grand public, explique que les expositions de paléontologie et de préhistoire du Musée national d'Éthiopie se soient fait caisses de résonance de la mise en concurrence des projets de recherche internationaux. Il explique également le renouvellement rapide des expositions permanentes dans ce domaine, qui contraste avec le reste d'un musée dont les expositions sont vieillissantes.

Depuis l'émulation des années 1970, le Musée national d'Éthiopie apparaît incontestablement dépassé par le dynamisme d'un champ dont l'intégration au champ du patrimoine culturel – le domaine initial du musée – est provoquée par la puissance d'évocation des fossiles et par l'enjeu universel de la quête des origines de l'humanité. Ce dynamisme pousse de plus en plus

au divorce de la paléontologie du reste de la muséographie. Poussé par les financements internationaux, le concept d'évolution est à l'étroit au Musée national. On lui verrait bien dédié un véritable musée scientifique – le musée des « origines », évoqué plus haut. Encore faut-il, pour cela, redéfinir le périmètre des institutions, et décréter la « sortie » des fossiles du Musée national, au risque de fragiliser le musée par le départ de son principal pôle d'attraction. La page des expositions de paléontologie au Musée national d'Éthiopie n'est pas encore tournée.

Bibliographie

Arambourg C., Chavaillon J. & Coppens Y. (1967). « Premiers résultats de la nouvelle mission de l'Omo (1967) ». *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, 265, pp. 1891-1896.

Arambourg C. & Jeannel R. (1933). « La mission scientifique de l'Omo ». *Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, 196, pp. 1902-1904.

Bailloud G. (1963). « La préhistoire de l'Éthiopie ». *Tarik*, 2, pp. 33-35.

Blanc G. & Bridonneau M. (2015). « Conseiller, expert et consultant en patrimoine : la construction d'une figure de l'Éthiopie contemporaine ». *EchoGéo*, 31, article mis en ligne le 10 avril 2015 [URL : <http://echogeo.revues.org/14128>].

Breuil H., Teilhard de Chardin P. & Wernert P. (1951). « Le paléolithique du Harrar ». *L'Anthropologie*, 55, pp. 219-228.

Brunet M., Guy F., Pilbeam D., Mackaye H. T., Likius A., Aounta D., Beauvilain A.,

- Blondel C., Bocherens H., Boisserie J.-R., Bonis L. D., Coppens Y., Dejax J., Denys C., Düringer P., Eisenmann V., Fanoné G., Fronty P., Geraads D., Lehmann T., Lihoreau F., Louchart A., Mahamat A., Merceron G., Mouchelin G., Otero O., Pelaez Campomanes P., Ponce De León M., Rage J.-C., Sapanet M., Schuster M., Sudre J., Tassy P., Valentin X., Vignaud P., Viriot L., Zazzo A. & Zollikofer C. (2002). « A new hominid from the upper Miocene of Chad, Central Africa ». *Nature*, 418, pp. 145-151.
- Brunet M., Guy F., Boisserie J.-R., Ahounta D., Lehmann T., Lihoreau F., Louchart A., Schuster M., Tafforeau P., Likius A., Mackaye H. T., Blondel C., Bocherens H., Bonis L. D., Coppens Y., Denys C., Düringer P., Eisenmann V., Flisch A., Geraads D., Lopez-Martinez N., Otero O., Pelaez C. P., Pilbeam D., Ponce de León M., Vignaud P., Viriot L. & Zollikofer C. (2004). « "Toumai", Miocène supérieur du Tchad, le nouveau doyen du rameau humain ». *Comptes Rendus Palevol*, 3, pp. 275-283.
- Chekroun A. (2011). « Un archéologue capucin en Éthiopie (1922-1936) : François Bernardin Azaïs ». *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, article mis en ligne le 27 janvier 2011 [URL : <http://afriques.revues.org/785>].
- Chavaillon J. (1967). « Melka Kontouré, gisement paléolithique. Campagnes de fouilles 1965-1966 ». *Annales d'Éthiopie*, 7, pp. 9-17.
- Coppens Y. (1977). « Hominid remains from the Plio/Pleistocene Formations of the Omo Basin, Ethiopia ». *Journal of Human Evolution*, 6, pp. 169-173.
- Dorfman A. (2007). « The hassles of having Lucy in Houston ». *Times*, article mis en ligne le 24 août 2007 [URL : <http://content.time.com/time/health/article/0,8599,1656226,00.html>].
- Guindeuil T. (2014). « Conférences de Maurice Taieb : Lucy, et après / Lectures by Maurice Taieb : Lucy, and then ». Un œil sur la Corne / An eye on the Horn, billet de blog mis en ligne le 4 décembre 2014 [URL : <http://cfec.hypotheses.org/105>].
- Guindeuil T. (2016). « Les années "Hoy". Stanislaw Chojnacki et la mise en musée de la culture éthiopienne (Addis-Abeba, 1950-1975) ». *Cahiers du CAP*, 3, pp. 165-197.
- Guindeuil T. (à paraître). « Nature, culture, même combat ? Sciences et conservation sur le campus d'Addis-Abeba (1950-1974) ». *Études rurales*, 198 (dossier « Penser l'histoire environnementale de l'Éthiopie », Blanc G. & Quenet G., dir.).
- Haile-Selassie Y., Suwa G., White T. D. (2004). « Late Miocene teeth from Middle Awash, Ethiopia, and early hominid dental evolution ». *Science*, 303, pp. 1503-1505.
- Hochadel O. (2015). « The fossils of Atapuerca : Scientific nationalism and the new beginning of Spanish history ». *Studies in Ethnicity and Nationalism*, 15 (3), pp. 389-410.
- Howell F.C. (1968). « Omo research expedition ». *Nature*, 219, pp. 567-572.
- Johanson D. C., Taieb M., Coppens Y. (1982). « Pliocene hominids from the Hadar Formation, Ethiopia (1973-1977) : stratigraphic, chronologic, and paleoenvironmental contexts, with notes on hominid morphology and systematics ». *American Journal of Physical Anthropology*, 57, pp. 373-402.
- Kebbedé M. & Leclant J. (1955). « La Section d'Archéologie (1952-1955) ». *Annales d'Éthiopie*, 1, pp. 1-8.
- Leakey M. G., Spoor F., Brown F. H., Gathogo P. N., Klarie C., Leakey L. N., McDougall I. (2001). « New hominin genus from eastern Africa shows diverse middle Pliocene lineages ». *Nature*, 410, pp. 433-440.
- Leakey R. E. F. (1969). « Early Homo sapiens remains from the Omo River region of

south-west Ethiopia : faunal remains from the Omo Valley ». *Nature*, 222, pp. 1132-1133.

Rieppel L. (2012). « Bringing dinosaurs back to life : Exhibiting prehistory at the American Museum of Natural History ». *Isis*, 103 (3), pp. 460-490.

Saurat A. (1990). « Reorganization of the Museum ». In Pankhurst R. & Taddese B. (dir.), *Silver jubilee anniversary of the Institute of Ethiopian Studies. Proceedings of the symposium, Addis Ababa, November 24-26, 1988*. Addis-Abeba : Institute of Ethiopian Studies/ Addis Ababa University, pp. 75-76.

Senut B., Pickford M., Gommery D., Mein P., Cheboi K. & Coppens Y. (2001). « First hominid from the Miocene (Lukeino Formation, Kenya) ». *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, 332, pp. 137-144.

Teilhard de Chardin P. (1930). « Le paléolithique en Somalie française et en Abyssinie ». *L'Anthropologie*, 40, pp. 331-334.

Temesgen B. (2004). *The Role of Museums and Galleries in Ethiopia*. Mémoire de Master, Addis Ababa University.

Téqui P. (2009). *La muséographie du musée national d'Éthiopie à Addis-Abeba. Historique et enjeux*. Mémoire de Master, École du Louvre, 2009.

White T. D., Suwa G. & Asfaw B. (1995). « *Australopithecus ramidus*, a new species of early hominid from Aramis, Ethiopia (Corrigendum) ». *Nature*, 375, p. 88.

White T. D., Asfaw B., Beyene Y., Haile-Selassie Y., Lovejoy C. O., Suwa G. & Wolde-Gabriel G. (2009). « *Ardipithecus ramidus* and the paleobiology of early hominids ». *Science*, 326, pp. 75-86.